

MÉMORIAL de SAINT-CLOUD

III



Joseph GUYOT

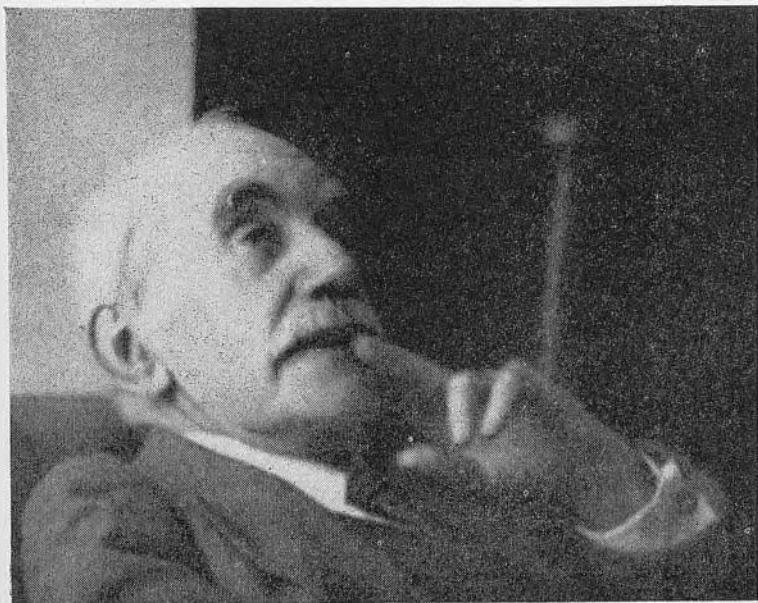
Gustave GOUJON



*Edité par la Société Amicale
des Anciens Elèves
de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud*



Mai 1954



Joseph GUYOT

Joseph GUYOT

(1878-1953)

Promotion 1899-1901

Gustave GOUJON

(1876-1953)

Promotion 1900-1902

JUILLET 1914, veille de la tourmente, l'année scolaire s'achève à Saint-Cloud. Aux côtés du Directeur Bonnaric, deux hommes, malgré les angoisses de l'heure et la conscience qu'ils ont du danger, donnent à leurs cadets, avec une souriante autorité, et une égale simplicité, l'exemple de la maîtrise de soi et du dévouement à la tâche quotidienne. Tous deux, le Surveillant Général et le Préparateur Scientifique ont été ensemble à l'Ecole. Goujon appartenait à la promotion 1900-1902 et Guyot à la promotion 1899-1901. Tous deux Orléanais sortis de la même Ecole Normale, viennent d'une terre de mesure et de sagesse. Tous deux attirent la confiance d'une jeunesse volontiers ombrageuse : elle se donne à eux parce qu'elle sent qu'ils se sont donnés à elle. L'Edifice scolaire de la III^e République a pris sa forme définitive, et répond encore aux aspirations d'une Société que de grands changements de structure ont à peine touchée. Saint-Cloud y a sa place. Il en est une pierre angulaire. L'Institution est riche de

possibilités. Mais l'impression dominante est alors de stabilité. Ces deux hommes qui guident toute cette jeunesse sont la vivante image de la Maison.

Trent-neuf ans ont passé. Avec eux, les guerres, les triomphes et les défaites alternés, les deuils les plus cruels et les révolutions. La vieille Maison s'est orientée vers des destins nouveaux. Les deux camarades ont suivi des chemins différents. Mais leur fidélité envers l'Université est restée la même. Ils lui ont donné toutes leurs forces et tout leur amour. Voici qu'après des épreuves cruelles, Guyot part le premier, le 20 janvier 1953. Goujon, revenu en France pour y vivre ses derniers jours, s'offre à lui rendre le suprême hommage ; et qui l'eût fait mieux que lui ? Mais il est frappé lui-même, le 7 juin 1953, avant d'avoir pu s'acquitter de ce pieux devoir. J'ai été à Saint-Cloud leur camarade. A travers la vie, je suis resté leur ami. Il m'incombe de rappeler ce qu'ils ont été, ce qu'ils ont tous deux représenté pour des générations d'Elèves de Saint-Cloud, quel exemple ils lèguent à nos cadets. Ma seule crainte est de ne pas trouver les mots convenables pour dire ce que je sens. Le moindre manque de simplicité me paraîtrait comme un péché contre les convenances, car leur pudeur était grande.



Aucune vie plus droite, plus unie que celle de Joseph Guyot. Une vie d'Universitaire irréprochable. Il gravit tous les degrés de l'enseignement primaire, puis de l'enseignement secondaire, et il n'eût sans doute tenu qu'à lui de passer dans l'enseignement supérieur où l'appelaient ses titres.

Né en 1878, à Châteauneuf-sur-Loire, il entre à l'Ecole Primaire Supérieure d'Orléans au sortir de l'école primaire de sa commune. Il passe à l'Ecole Normale d'Orléans. Sa vocation scientifique s'affermir dans la classe de mathématiques élémentaires du lycée. Major de sa promotion à Saint-Cloud, il débute à l'Ecole Normale de la Charente-Maritime. J'ai souvenir qu'avec un camarade littéraire, il me fit une visite de voisinage à La Roche-sur-Yon. Nommé à l'Ecole Normale de Cler-

mont-Ferrand, il y rencontre le physicien Bernard Brunhes avec qui il signe un mémoire publié par le Journal de Physique. Ce dernier, trop tôt disparu, a laissé dans l'Université le souvenir d'une haute conscience scientifique. L'association des deux noms en tête d'un travail commun signifiait autre chose qu'une collaboration de laboratoire : une affinité de nature. Cependant, licencié, puis diplômé d'Etudes Supérieures de Physique, Guyot prépare l'Agrégation. Il la passera en 1908, alors que la confiance de ses anciens maîtres l'aura déjà appelé aux fonctions de préparateur à Saint-Cloud. Professeur au lycée de Nantes en 1919, puis à Saint-Louis, puis à Louis-Le-Grand, membre du jury d'Agrégation des jeunes filles, puis de l'agrégation des hommes, il est atteint par l'âge de la retraite en 1940. Mais il ne perd pas pour autant le contact avec l'Université, il conserve des interrogations à Louis-Le-Grand et à Fénelon et participe aux travaux du jury du concours d'entrée à l'Institut National Agronomique.

Voilà une carrière de professeur bien remplie. Et, en vérité, ce qui frappe lorsque l'on considère le déroulement de cette vie c'est cette passion d'enseigner, cette continuité dans le dévouement au service de la jeunesse. Il était de ceux, pour qui le mot servir a un sens, qui y obéissent tout au long de leur existence, sans ostentation et même sans effort apparent, comme une fonction naturelle. Quand on le retrouvait parfois après des années de séparation, on avait la surprise de sentir inaltérée chez lui cette fraîcheur d'âme, cette ingénuité au sens le plus fort du mot, qui subsiste parfois dans sa fleur malgré l'âge, chez ceux qui ont vécu au milieu de la jeunesse et l'ont beaucoup aimée. Une sorte de candeur malgré les ans et l'expérience des hommes qui défraîchit les âmes, c'est le mot qui me vient à l'esprit quand j'évoque la figure de mon camarade, l'expression d'honnêteté de ce regard direct, lumineux, une honnêteté si puissante qu'il semble qu'on aurait eu honte de le tromper. Son expérience pédagogique était considérable. Il avait tant enseigné et dans des milieux si divers ! Il n'avait jamais pensé déchoir en mettant au point ses connaissances scientifiques : sur la liste de ses ouvrages,

4

je trouve un traité de Physique en collaboration avec J. Lemoine, à l'usage des élèves de Mathématiques Spéciales. J'ai sous les yeux une lettre d'un de ses collègues de Louis-Le-Grand, M. Rumeau. Elle lui rend, avec une simplicité qui l'eût touché, l'hommage qui lui est dû. « Nous avions pour lui une admiration absolue qui ne se prodiguait pas en manifestations oratoires (ce n'est pas l'habitude des scientifiques que nous sommes), mais qu'il devait sentir dans le plaisir que nous prenions à nos controverses scientifiques ou pédagogiques trop rares à notre gré... Je m'honorais donc d'être un peu son ami, malgré qu'il fût de beaucoup mon aîné ; mon amitié pour lui était toute d'admiration, de respect et de confiance absolue ». Un professeur, un grand professeur, voilà le témoignage de ses pairs.

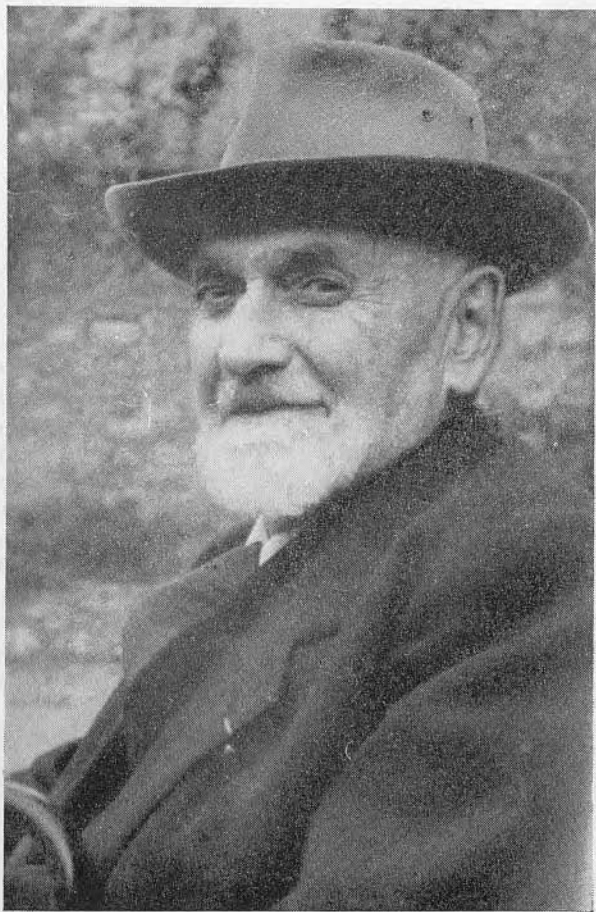
Un savant aussi. Et sans doute eût-il fallu une autre plume que la mienne pour louer son œuvre. Mais la confiance que lui ont montrée ses maîtres, plus tard ses collègues, nous la reconnaissons tous. L'enseignement si absorbant des classes supérieures de sciences dans les lycées a fait une dure concurrence à sa production scientifique. Mais quel magnifique début ! Il prépare encore l'agrégation qu'il signe deux mémoires au Journal de Physique sur « La théorie de Nernst et l'électrocapillarité » et sur « La pile à électrodes identiques et les valeurs de pression de dissolution » (ce dernier avec Bernard Brunhes). Territorial, démobilisé pour cause de maladie, son maître L.-J. Simon l'avait appelé au Laboratoire de Chimie de guerre à la rue d'Ulm. Jusqu'à la démobilisation, leurs noms sont associés dans quatorze notes aux Comptes Rendus de l'Académie des Sciences et il reçoit le prix Gustave-Roux en 1917. En 1924, il reste dans la ligne de ses premiers travaux en publiant sa thèse de doctorat ès-Sciences sur « L'effet Volta métal électrolyte et couches monomoléculaires ». Ses recherches lui ont acquis la notoriété parmi les Physiciens qui connaissent aussi son dévouement et lui demandent d'assumer une lourde charge au Secrétariat de la Société de Physique. J'ai su d'une bouche autorisée quel vide sa disparition y avait laissé.

Cet homme modeste et bon, l'humanité même, avait connu jusqu'en 1940 dans son privé, le bonheur dont il était digne. La première guerre l'avait épargné. Il ne s'était dérobé à aucun devoir. Mobilisé le deuxième jour dans un régiment de territoriale, il avait pris part aux combats dans la région d'Albert jusqu'au début d'octobre, comme Goujon, La campagne était dure pour cet homme de 36 ans. La maladie l'avait ramené à l'arrière où, jusqu'à la fin des hostilités, on devait plus heureusement utiliser son dévouement. Je le rencontrais alors dans les couloirs de la rue d'Ulm avec notre camarade Mauguin, toujours calme, ponctuel et souriant. Et puis, la paix revenue, il avait vécu parmi les siens dans la chaude intimité d'un foyer où grandissaient auprès d'une femme attentive un fils et deux filles. Avec la seconde guerre est arrivé le temps des épreuves. Replié en 1939 avec sa classe de Mathématiques Spéciales sur le lycée d'Orléans, Guyot installe sa famille dans sa maison paternelle à Châteauneuf-sur-Loire.

Sa fille cadette dirigeait un centre d'hébergement pour enfants à Sancerre. Orléans et Châteauneuf bombardées, il gagne, au prix d'une pénible randonnée, un refuge à Nérès pour rentrer enfin à Paris. Mais son fils André était au front comme Sergent-mitrailleur. Il y fut tué au cours d'une mission de confiance le 14 juin 1940. Une citation à l'ordre de l'armée atteste son héroïsme. Le suprême sacrifice qui n'avait pas été demandé au père, le fils l'avait consenti. Notre ami devait subir l'horrible calvaire de l'attente pendant de longs mois, avant de connaître l'étendue de sa perte, avant que lui fût donnée cette dernière consolation de savoir son fils enseveli par des mains pieuses en terre française et d'en recueillir quelques souvenirs. Il avait puisé en lui-même, dans sa foi, et aussi dans la tendresse de sa femme et de ses deux filles, attachées comme lui au service de la jeunesse, la force de supporter l'épreuve. Notre peine s'accroît quand nous pensons que Madame Guyot ne lira pas ces lignes. Elle avait vivement souhaité qu'une main pieuse rendit les derniers hommages à son mari. Elle n'a pas survécu assez longtemps au compagnon de sa vie pour voir son désir exaucé.

Guyot se remit donc au travail. Non pas pour oublier sa douleur : je ne crois pas qu'il en eût besoin. Il n'était pas de ceux qui étalent leur plaie. Il continue d'être utile, discrètement comme il faisait tout. Sa vie est riche d'œuvres : les distinctions qui jalonnent une honorable carrière universitaire lui étaient venues à leur heure. Il n'a pas, que je sache, affecté à leur endroit un puéril ou un orgueilleux dédain ; il avait bien trop de mesure pour cela. Mais il savait qu'il y a d'autres richesses. Ses amis sentaient chez cet homme à l'apparence réservée, une énergie qui ne transigeait pas avec le devoir, une âme protégée par sa pudeur même, incapable de plier devant le mal et le mensonge, sans éclats inutiles et sans forfanteries.

Un homme pitoyable et bon, un juste.



Gustave GOUJON

JE relis la lettre n° 5, donnée dans le Bulletin de 1942. Goujon y annonçait le départ de M. Auriac. Il y évoquait la figure des cinq premiers Directeurs et il se demandait combien d'Etablissements peuvent se flatter d'avoir été confiés avec une telle continuité à des hommes de pareille envergure, dévoués corps et âme à leur fonctions et capables de faire naître chez leurs élèves une fidélité aussi tenace. Nous nous demandons à notre tour quelle fortune n'ont pas eu quatre d'entre eux de trouver à leurs côtés un collaborateur aussi parfaitement identifié à sa fonction, aussi capable d'éveiller chez des générations d'élèves un aussi respectueux attachement. Pour les survivants de 30 promotions, le souvenir de Saint-Cloud est inséparable du nom de Goujon.

Les images que je conserve de lui depuis cinquante ans me le représentent étonnamment pareil à lui-même. Je le revois toujours tel qu'il m'apparut pour la première fois, à la rentrée de 1900. Il faisait partie du groupe des gens âgés, car il avait été, en sortant de l'Ecole Normale d'Orléans, instituteur dans le Loiret, puis après son service militaire, surveillant d'internat à l'Ecole Normale. Il avait donc plus de maturité que la plupart d'entre nous. Nous formions, jeunes et vieux, une troupe assez tumultueuse sous l'œil indulgent du Directeur Pierre, qui venait de succéder à M. Jacoulet. Et notre camarade nous regardait nous agiter sous son regard clair et tran-

quille, avec un sourire ironique et parfois une raillerie un peu acide. On est un guêpin d'Orléans, n'est-ce pas ? Mais il y avait chez lui tant de simplicité et de gentillesse que la flèche ne faisait pas de mal. Le Directeur Pierre l'avait distingué très vite. Il y avait une affinité certaine entre les deux hommes : tous deux, amis des roses, avaient un égal souci de cultiver leur jardin, sagement, discrètement : leurs rapports demeurèrent confiants et cordiaux jusqu'à la mort de M. Pierre. On ne fut pas surpris lorsque celui-ci l'appela à remplir la fonction que le départ de Cornuel laissait vacante. Dans l'intervalle, il avait enseigné trois ans dans sa chère Ecole Normale d'Orléans. Etonnante fidélité de notre ami aux deux maisons qui ont abrité sa vie universitaire. Elle le peint tout entier.

Tel nous l'avions vu quand nous avions 20 ans, tel nous le retrouvons 15 ans plus tard, dans une lettre à Edmond Besnard, à qui le liait une solide amitié. Elle est datée de l'Hôpital de Saint-Brieuc. Goujon a été mobilisé dès les premiers jours d'août, dans un de ces régiments de territoriaux qui ont été jetés en première ligne en Artois. Et il a été blessé au mollet. Extraordinaire aventure du moins belliqueux des hommes que la guerre transforme en héros. Il ironise sur cet avatar. Il commence ainsi : « Mes chers amis, c'est bien la seule occasion de ma vie où j'aie l'occasion de vous envoyer des nouvelles aussi pittoresques. Mes chers amis, j'ai versé mon sang pour la France. Ça me paraît tout à fait extraordinaire de vous dire cela. Je ne sais pas combien... » et tout le reste est de cette veine (la meilleure de Paul-Louis Courier). Comme elle est de lui cette lettre charmante où sa gaîté narquoise dégonfle toutes les attitudes déclamatoires.

N'empêche qu'il a fait, ce territorial, tout ce qu'on lui demandait, simplement, sans forfanterie. Cela ne signifie pas qu'il ne travaillât plus utilement, aux côtés du colonel Delambre, un peu plus tard, dans les bureaux météorologiques où l'on appliquait les nouvelles idées suédoises sur la prévision du temps. Il va là où on le met, et il fait de son mieux.

Tel je le revois dans nos dernières conversations, à Paris ou à New-York. Il a derrière lui une longue expérience, il a vu beaucoup de choses et beaucoup d'hommes. Il s'est même déraciné. Et si son ignorance de la langue ne lui a pas permis de prendre un contact plus étroit avec une civilisation si différente de la nôtre, du moins en a-t-il vu l'essentiel. Depuis bientôt 10 ans il est hors du jeu. Il a eu la douleur de voir partir quelques-uns de ses contemporains et les deux hommes dont il a été le collaborateur, et l'ami, et douleur plus amère encore, la fleur de cette jeunesse à laquelle il a voué sa vie et donné le meilleur de lui-même. Un monde grandit autour de lui qui ne parle plus son langage, et l'étonne. Son clair bon sens peut s'en inquiéter. Et pourtant nulle amertume. La même acceptation sereine des choses auxquelles nous ne pouvons imposer les catégories de notre esprit et qu'il faut voir comme elles sont. Ses curiosités sont restées aussi vives. Le sourire est toujours là, malgré les rhumatismes, mais l'ironie s'est atténuée, il n'y a plus dans les yeux qu'une lueur de gaieté bienveillante. Dans ses propos, dans ses silences, car nous avons suivi des chemins spirituels trop pareils pour que nous eussions besoin de beaucoup de paroles pour nous comprendre, je retrouve le camarade de ma jeunesse. Seulement au cours de notre dernier entretien il avait paru plus las, touché au fond de l'être. Une demi-confiance m'avait fait soupçonner qu'il était conscient de son état, revenu sur le sol natal pour y mourir, virilement, comme il avait vécu.

Il ne nous reste pas tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change : Il n'avait besoin de rien dépouiller pour nous laisser une image véridique de lui-même.

Cet homme de la Loire moyenne, fils d'un des terroirs les plus véritablement français, appartenait à l'une de nos plus authentiques lignées spirituelles : Rabelais, Montaigne, Saint-Evremond, les Encyclopédistes, voilà ses répondants.

Fortement enraciné dans le sol natal, il croit à la raison. Son bon sens lui fait répudier toute démesure. Il pèse soigneusement les idées claires et s'applique à

prendre une vue réaliste des choses. C'est un homme de la terre, conscient des exigences de la vie pratique, méfiant à l'endroit des enthousiasmes sans contrepoids, des jugements excessifs, des formules sonores et vides. Je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup d'hommes moins enclins au mysticisme, moins sujets à l'angoisse métaphysique. J'ai sous les yeux une lettre où il parlait de l'inquiétude nécessaire à l'entretien de la vie spirituelle. Mais il est manifeste que sous sa plume, le mot angoisse a une valeur très particulière. « Il m'est arrivé de vous le dire, soyez inquiets, ayez peur de la certitude. Le salut est dans l'angoisse. J'ai toujours très peur de transporter la manie des grandeurs dans la vie morale ; et la conquête de l'éternité me laisse effaré. Il me paraît que les premières conquêtes indispensables sont d'ordre si modeste qu'il n'y a pas lieu d'en être fiers. Cette terre est le champ ouvert à notre bonne volonté et la première question à poser à un homme, les yeux dans les yeux, est celle-ci : ta bonne volonté est-elle entière, tes frères peuvent-ils compter sur toi ? S'il peut dire oui, le reste viendra par surcroît... ». Voilà un passage qui jette la plus vive lumière sur la vie morale d'un homme qui avait eu ses 20 ans aux plus beaux jours de l'Union pour l'action morale et qui avait compté plus tard, parmi les fondateurs de Pontigny. Comme on comprend qu'il se soit trouvé de plein pied avec deux directeurs aussi dissemblables de tempérament que Pécaut et Auriac, mais tous deux accordés sur quelques points essentiels. Il a parlé d'eux avec affection et respect. Il avait vécu dans l'intimité de ces deux philosophes. Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette acceptation stoïcienne de l'ordre de la nature qu'il montrera jusqu'à la fin, elle est peut-être chez lui autre chose que l'expression d'un système, d'un corps d'idées plus ou moins lié. Elle est l'héritage d'une lignée de paysans qui font corps avec leur terre, et qui n'ont pas besoin de rien attendre pour regarder en face leur destin. Il avait recueilli d'eux des formules pittoresques et rudes que d'aucuns trouvaient irrévérencieuses sans voir la vraie grandeur purement humaine de cette attitude stoïcienne car enfin c'est toujours à ce mot que l'on revient. Qu'il se passât pour son compte de sur-

naturel et qu'il le dît, cela ne l'empêchait pas de traiter avec infiniment de respect les âmes qui, dans son entourage, avaient d'autres besoins et d'autres certitudes que lui. Il n'exigeait que la sincérité. Mais, suivant la règle d'or des intellectuels, il commençait toujours par la supposer chez son interlocuteur. Grande leçon par ce temps où l'on ne parle que d'engagement et où le mot tolérance se vide de son sens. Voici la dernière phrase de la lettre dont un passage a été cité plus haut : « Que ceci ne vous empêche pas de fournir votre effort avec confiance suivant votre loi. »

Il arrivait que son ironie, encore qu'elle n'eût rien de meurtrier, surprît et déconcertât de jeunes esprits. Mais presque tous voyaient très vite ce qui se dissimulait derrière elle, et qu'elle était, dans un certain sens, une défense contre les épanchements d'une âme tendre et profondément humaine. Ici la plume s'arrête et l'on se dit qu'il vaudrait mieux transcrire les lettres qui nous sont arrivées après sa mort, et qui nous le peignent tout entier. Il y en a trop.

Elles attestent cette simplicité et cette aménité de mœurs dont ses rapports avec tous portaient l'empreinte. Les professeurs de la Maison ont rendu hommage à la facilité et à la sûreté de son commerce. Les relations avec lui ne restaient pas sur le plan administratif et tel rappelle avec émotion que, mobilisé, parmi les premières lettres qu'il reçut, au front, il y en avait une de Goujon. De plain pied avec les hommes de la plus haute culture, il attirait la confiance et la sympathie des humbles. Rien de plus touchant que ces deux lettres d'anciens serviteurs de la Maison, l'une surtout qui évoque de la manière la plus simple les rapports quotidiens. Rien de tendu dans son attitude, rien que de la gentillesse. Il a été pour tous les siens le parent attentif, le frère et l'oncle qu'entourait une chaude affection, juste retour de ce qu'il donnait de lui-même. Sa mort a laissé le même vide au foyer de notre camarade Martial Singher, dont il avait reconnu le talent, dont jour après jour il avait soutenu et encouragé les efforts. Ce n'est pas passer les bornes de la discrétion que de rappeler ces

choses. Il avait deux foyers ; il est venu mourir sur sa terre maternelle, chez son neveu Domange, léguant à tous ceux dont l'affection lui était douce, la même image souriante et sereine. Il aimait l'amitié, ce qui n'est pas une chose si commune.

Nous ne saurions pas jusqu'où il a poussé la sollicitude envers les jeunes sans tous les témoignages qui nous sont parvenus. Une sollicitude paternelle capable de descendre aux plus humbles détails. A côté du médecin de la maison, il a été l'interne de service toujours prêt, et aussi l'infirmière qu'aucun soin ne rebute. Et celui-ci raconte comment il a été suivi jour et nuit au cours d'une appendicite grave. Et cet autre nous dit comment un de ses camarades a été arraché à la mort. Un troisième nous le peint dans l'office d'infirmière se chargeant lui-même d'un badigeonnage. Encore un nous le montre auprès du lit d'un malade en danger. « La maman prévenue arriva de très loin. Il l'hébergea et la réconforta. Pendant un mois nous avons pu suivre des yeux avec émotion et respect la frêle silhouette de cette maman dépaysée et bouleversée, passant dans le parc à côté de M. Goujon, cordial et rassurant. Je crois qu'aucun de nous n'a oublié car, avec M. Goujon, nous avons tous pleuré. » Sollicitude de tous les instants qui suit le jeune homme épuisé par un excès de travail, surveille son régime, l'accompagne jusqu'à la salle d'examen. Elle s'exprime par des gestes d'une infinie délicatesse que les bénéficiaires nous rappellent aujourd'hui. L'aide glissée à celui-ci qui serait privé, sans elle, d'un voyage ou d'une jouissance d'art et de telle sorte que le refus n'est pas possible et que la gratitude reste légère à porter — avec la bourrade finale et la plaisanterie qui coupe court aux effusions. Une bonté paternelle, ingénieuse et discrète, inépuisable. Tout cela est infiniment émouvant.

Et comme l'on conçoit l'ascendant qu'il avait conquis sur toute cette jeunesse. Il le connaît bien ce provincial qui arrive dans un milieu nouveau, gauche et dépaysé. Hier encore ce garçon était l'orgueil et la gloire de sa promotion. Le voici ramené brusquement à une mesure

plus modeste parmi des étrangers. Les liens d'amitié viendront plus tard. Pour le moment il est seul. Le passage est difficile. Et voilà qu'il sent un intérêt vigilant ; quelqu'un le suit, le comprend, cherche à deviner ses soucis. D'un sourire, d'un mot, il est encouragé. Le voilà au bord de la confession que personne ne lui a demandée. Elle le soulage. En vérité, notre ami a été un Directeur d'âmes excellent ; toujours respectueux de la liberté de ceux qui s'adressaient à lui. Son action ne s'arrêtait pas au seuil de l'Ecole. Il suivait les anciens Elèves dans leur carrière, les réconfortait aux heures pénibles, s'intéressant à eux, à leur famille, prêt à donner le conseil d'un sage dans les circonstances difficiles. Il répondait toujours, car il aimait, je crois, à écrire des lettres copieuses, toujours agréables à qui les recevait. J'en sais de plus paresseux qui éprouvaient parfois quelque honte de lui faire attendre une réponse. Beaucoup, je crois, gardent ses lettres comme un trésor, et les relisent au bout de leur carrière, Professeurs, Inspecteurs Primaires, Directeurs d'Ecole Normale. Voici ce que m'écrivit un de ceux-ci, après avoir évoqué le souvenir du premier contact « fait de gentillesse souriante, de familière confiance, de courtoise protection » : « En 1945, c'est encore lui qui me soutint de toute son âme dans l'œuvre de restauration de l'Ecole Normale de Strasbourg sinistrée et qu'il me fallait remettre en état. Il ne savait que faire pour me seconder. Il m'écrivait des lettres, il m'envoyait des caisses de livres, il rafraîchissait sans cesse les souvenirs de l'autre après-guerre. L'Alsace étant chère à son cœur de patriote, il fit tout ce qu'il put pour faire aboutir la question de l'adoption de l'Ecole Normale de la Forêt Noire par Saint-Cloud ». Les Anciens : son affection les suivait au delà des frontières, au bout du monde, au Maroc, en Algérie, en Argentine.

On n'aurait garde bien sûr d'oublier ici ce qu'il y avait d'intellectuel dans son ascendant. Sa culture était vaste, et jusqu'à ses dernières heures, sa curiosité était demeurée en éveil. Il devait sa formation initiale à son commerce avec les Lettres Françaises. Il y avait fortifié la justesse naturelle de son goût. Sans étroitesse, capable de comprendre et de goûter des beautés neuves, il avait

7

néanmoins la méfiance de toute enflure, classique en cela. Connaissant les insuffisances et les faiblesses d'une culture purement formelle il avait poussé sa pointe du côté des Sciences Naturelles et pris une Licence. Ce trait encore le place dans sa lignée spirituelle. La géographie l'avait tenté. On lui doit sur la Puisaye un mémoire plus qu'estimable. Il s'était préoccupé de géographie botanique, en un temps où ce souci était assez rare, et classait son homme. La géographie botanique dans une ligne assez traditionnelle, très distante des vues de la sociologie végétale dont on se préoccupait moins alors à Paris qu'à Montpellier. Ce qu'il a écrit reste à consulter. Là encore il s'est défendu d'une excessive spécialisation. Ses visiteurs sortaient parfois de son cabinet les bras chargés de livres. « Et quels livres ! nous dit Bémol, Romain Rolland, Péguy, Claudel, Proust, Romans. C'est chez lui que j'ai vu pour la première fois, dans sa couverture toute unie de gros papier tout simple, un des fameux **cahiers de la quinzaine** et c'était peut-être **l'homme en proie aux enfants**, d'Albert Thierry ». Goujon gardait en effet, avec piété la mémoire de celui-ci. Et comme il savait qu'il n'est pas de culture complète, si elle s'adresse uniquement à l'intelligence, il orientait discrètement les jeunes gens vers le goût de la musique, d'un mot, sans dissertation, sans discours. Plusieurs ont dit comment ils lui devaient d'avoir découvert une pure source de joie.

Car nous en revenons toujours au même point. Rien d'égoïste dans sa recherche des joies les plus hautes. Aucun dillettantisme chez lui. Tout ce qu'il a acquis au long de son existence, c'est pour le partager qu'il s'en est emparé. D'aucuns auraient pu de loin juger avec malveillance cette existence retirée, soustraite aux risques de l'action quotidienne. Ils se seraient trompés. Peu d'hommes ont vécu d'une vie plus occupée des autres, plus agitée de soucis étrangers à son moi. Il avait la curiosité des âmes, un jugement sûr et un grand tact. Oui, un directeur à la manière ancienne, un directeur laïc, voilà ce qu'il a été, sans fracas.

Et voilà pourquoi, aux côtés de ses chefs dont il

n'aurait pas toléré qu'on séparât le souvenir du sien, il a maintenu dans cette Maison, et au delà de ses murs, le climat de l'Amitié. Surveillant Général, Secrétaire Général, il l'a passionnément servie. Il avait une pleine conscience de ce qu'elle représentait dans la construction scolaire de la III^e République. Peuple, il l'était par toutes ses fibres, et soucieux de maintenir à notre Maison, son recrutement. Il savait bien que le Saint-Cloud des années trente n'était plus le Saint-Cloud de sa jeunesse, qu'une évolution nécessaire s'accomplissait. Il y collaborait, cherchant seulement à maintenir le caractère essentiel de l'Institution, à ne pas brusquer les transitions. Qu'il ait conçu, après son départ quelque inquiétude devant la soudaineté des transformations, on ne saurait s'en étonner. Tous les hommes de sa génération en sont un peu à ce point. Mais il avait confiance. Comment mal augurer d'une Maison que protègent tant d'amitiés, autour de l'avenir de laquelle veillent tant de forces spirituelles. Il a passé sa vie à en nouer le faisceau. Faut-il rappeler ici ce que personne n'a oublié : Son assiduité à renouer tous les fils de la chaîne quand ils menaçaient de se rompre, la peine avec laquelle ce bon berger rassemblait son troupeau, le soin qu'il a pris du Bulletin de l'Association, du premier Livre d'Or de l'Ecole. Il a été pendant des années l'âme de notre groupement, entretenant une correspondance assidue avec les mobilisés, avec leurs parents, donnant à tous le sentiment que Saint-Cloud ne faisait qu'une grande famille où se serraient Directeurs, Professeurs et Elèves.

Pour le reste, le changement est dans l'ordre des choses et ce sage y consentait.

Il a voulu s'en aller sans bruit. Il avait autrefois parlé, comme il convenait, sur la tombe de notre camarade H. Gourdon, son prédécesseur à Saint-Cloud. Il a désiré pour lui-même le silence. Seulement ce bon jardinier avait souhaité que l'on mît sur son cercueil quelques-unes de ces fleurs qu'il avait beaucoup aimées. De combien de regrets n'étaient-elles pas le symbole ?



Guyot, Goujon, plus de cinquante ans de fidélité à notre Maison à son esprit. Le souvenir de tels hommes témoigne pour elle dans l'Université nouvelle. Ils ont été des figures représentatives du second âge de Saint-Cloud. L'amitié sans doute a inspiré ces lignes où l'on a essayé de les faire revivre. Un autre souci encore, celui de transmettre à nos cadets la tradition des vertus qui ont été l'âme de notre Ecole.

Max SORRE,
(Promotion 1899-1901).